

Séminaire doctoral de l'Unité de recherches *Transitions*, 2016–2017

L'événement. Penser la rupture à travers ses causes et ses traces

Introduction

Au retour d'une expédition victorieuse en Espagne, à la fin du VIII^e siècle, l'arrière-garde de l'armée de Charlemagne, conduite par Roland, est attaquée par les sarrasins dans la vallée de Roncevaux. C'est cette bataille qui est représentée sur l'affiche du séminaire, dans une miniature tirée d'un manuscrit du XIV^e siècle des *Grandes Chroniques de France* actuellement conservé à Londres (ms. BL, Royal MS 16 G VI). Si cet épisode sanglant nous est connu à travers des œuvres historiques, pseudo-historiques, iconographiques et littéraires pour la plupart nettement postérieures au VIII^e siècle, les *Annales Royales*, la *Vita Karoli* d'Eginhard, ou encore le texte d'Ibn al-Athīr permettent de retrouver « le souvenir [de cet] événement particulier qui subsiste, noyau irréductible, derrière la narration poétique¹ ». Les trouvères, les chroniqueurs, les peintres et les miniaturistes du Moyen Âge se sont ensuite attachés à donner à la date de la bataille – le 15 août 778 – toute « sa physionomie », selon l'expression de Walter Benjamin², afin d'en conserver la trace dans l'histoire nationale.

Au fil des siècles, les auteurs se sont approprié cet épisode en l'adaptant aux idéologies propres à leur époque, selon un ancrage social et spatio-temporel particulier, l'ensemble des traces de la bataille de Roncevaux constituant aujourd'hui la tradition rolandienne. Ainsi, alors que la mort de Roland était passée sous silence dans les sources les plus anciennes, elle se retrouve finalement au premier plan du récit – la figure du preux chevalier est placée d'ailleurs au centre de la miniature.

La miniature du manuscrit de la British Library pose également la question de la représentation visuelle de la scène du combat : en fait, deux moments presque successifs du récit sont représentés. À gauche, Roland, revêtu d'un tabard bleu, attache un sarrasin prisonnier à un arbre ; à droite : on le voit combattant au sein de l'armée chrétienne, face aux sarrasins, au col de Roncevaux.

La trahison de Ganelon et la bataille de Roncevaux surgissent donc violemment dans le contexte apaisé du retour d'une campagne glorieuse. La onzième laisse de la *Chanson de Roland* commençait d'ailleurs avec ce décasyllabe : « Bels fut li vespres e li soleilz fut cler » (laisse XI). Ce qui définit un événement est en effet, selon François Dosse, « son caractère indéterminé, son indéductibilité, la surprise qu'il suscite et le fait qu'il affecte personnellement ou collectivement à la fois au plan émotif et au plan intellectuel³ ». Dans un premier temps, l'événement prend la forme d'un choc brutal qui donne lieu à la stupéfaction et à une forme de torpeur. Pour reprendre les mots de Georges Perec, « les trains ne se mettent à exister que lorsqu'ils dérailent, et plus il y a de voyageurs mort, plus les trains existent⁴ ». Dans un second temps, ce qui constitue l'épaisseur sémantique d'un événement, sa définition, se retrouve surtout dans les traces –

¹ *La chanson de Roland*. Édition critique et traduction de Ian SHORT, Paris, Librairie générale française (Livre de poche, 4524. Lettres gothiques), 1990, p. 8.

² Fr. DOOSE, *Renaissance de l'événement. Un défi pour l'historien : entre sphinx et phénix*, Paris, Puf, 2010, p. 126

³ Fr. DOOSE, *op. cit.*, p. 318.

⁴ G. PEREC, « Approches de quoi? », *Cause commune*, 5, 1973, p. 3, cité dans Fr. DOOSE, *op. cit.*, p. 317.

discursives ou non discursives – que ce phénomène irréductible laissera derrière lui. Pour tenter d’appréhender un événement, il s’agit alors de le replacer cet dans un contexte social, historique et littéraire, cela dans le but de le relier aux faits qui lui préexistent et qui permettent de justifier son apparition, autrement dit dans le but d’en déceler les causes. « L’attention rétrospective⁵ » portée sur un événement cherche donc à l’intégrer dans une chaîne logique et, ce faisant, à réduire son caractère indéterminé. Les traces qui véhiculent la mémoire d’un événement devront également être replacées dans le projet – d’édification, de divertissement, de conservation, etc. – auquel elles participent. Une telle approche pose ainsi l’événement au cœur d’une tension entre le passé et le présent. Pourquoi et comment un fait est-il ressenti, reconstruit, réinterprété, oublié ? Par qui – un individu seul ou un groupe d’individus ?

Se pose ensuite le problème de la délimitation et de la hiérarchisation des événements, soit l’articulation des niveaux macro et micro. Quel est le facteur d’impact de tel événement par rapport aux grandes lignes de l’Histoire ? Étudier un cas singulier (qu’il soit exceptionnel ou « exceptionnellement normal » selon l’expression oxymorique de Edoardo Grendi⁶) permet d’appréhender la norme et, ainsi, d’embrasser la société dans toute sa complexité. Mais quel est le poids qu’une tradition de recherche peut avoir sur notre manière d’analyser les textes du passé ?

À cet égard, le témoignage de la *Chanson de Roland* est exemplaire : il a été canonisé par la critique car la version du manuscrit d’Oxford est le premier texte littéraire en langue vulgaire que nous avons conservé. Par conséquent ce texte fondateur est aujourd’hui perçu comme un récit classique de la culture universelle au même titre que la bataille de Roncevaux qu’il relate. De cette manière, une constellation d’événements balisent et modulent finalement notre conception d’une époque donnée.

L’évènement apparaît donc comme une porte d’entrée particulièrement fructueuse pour un chercheur en sciences humaines et il constitue en outre un objet d’étude qui est par définition interdisciplinaire. Les trois séances du séminaire doctoral seront autant d’occasions d’expérimenter divers angles d’approche pour appréhender les événements allant du XIII^e au XVIII^e siècle que sont la Fronde (J. RÉGIBEAU), la bataille de Nicopolis (S. DAMOISEAUX), le viol de Marie Barbe Blavier (A. DRÉCOURT), la mort de Raphaël (E. TRIZZULLO), l’invasion saxonne du *roman de Méliadus* (V. WINAND), le transfert de l’abbaye de Saint-Trond sous la domination temporelle de l’Église de Liège (K. SCHMIDT) ou encore les troubles qui secouent la vie du bourgeois parisien Jacques Le Gros (A. LAMBERT).

La méthodologie adoptée pour aborder un événement variera toujours selon la conception que l’on a développée de la temporalité elle-même. Or, celle qui nous rassemble dans la même unité de recherches conçoit le Moyen Âge et la Renaissance comme des périodes qui se superposent et s’influencent mutuellement. Les événements qui viennent d’être énoncés pourront à ce titre être perçus comme autant d’éléments structurants ou déstructurants pour les temporalités qui nous intéressent. Comment penser un événement au sein de la période de Transitions, aux limites abolies ou, au moins, labiles, située à la charnière des époques médiévale et renaissante ?

⁵ H. BERGSON, *La Pensée et le Mouvement* (1938), Flammarion, Paris, 2014, p. 114.

⁶ E. GRENDI, « Microanalisi e storia sociale », *Quaderni storici*, 35, 1977, p. 512, cité dans G. BARTHOLEYNS, « Le paradoxe de l’ordinaire et l’anthropologie historique », *L’Atelier du Centre de recherches historiques*, 6, 2010 [en ligne].